

Mandir Ndoye Thiaw

Les cendres de  
la révolte





Le jour s'était levé depuis longtemps lorsque Diago se leva. À travers les persiennes entrouvertes et du plafond en ardoise troué en certains endroits, les rayons du soleil s'infiltraient doucement dans sa chambre désordonnée qu'un matelas d'une mince épaisseur usé par le temps et couvert d'un drap torchonné et sans éclat, constituait le mobilier. Des mégots, des paquets de cigarettes vides, des livres déchiquetés jonchaient le sol à côté de vêtements et des débris de matelas éparpillés par-ci et par-là répandant une odeur particulièrement répugnante. Diago ne fit aucun mouvement, plié à deux sur le matelas, fixant le mur à deux doigts de son nez. L'expression versatile de son regard qui s'assombrissait et se durcissait dans un intervalle de deux battements lents de ses cils, laissait clairement apparaître que son esprit était pris en otage entre l'enclume du futur obscur et le marteau de son passé. Comme toujours depuis près de trois années, ses journées se ressemblaient. Il savait dans les détails, comment cette journée allait se dérouler : il allait rester au lit jusqu'au déjeuner, relire quelques de ses livres, s'allonger sur son matelas et attendre Jules son seul ami qui venait souvent lui rendre visite.

Diago était solitaire, silencieux et apathique, l'opposé du jeune homme intègre, jovial et

dynamique qu'il était avant que soudainement, il se repliât sur lui, cloîtré dans sa chambre comme un prisonnier dans le couloir de la mort qui attend la date de son exécution. Cette chambre était l'unique endroit dans le monde où son esprit pouvait trouver cette tranquillité pour ruminer ses années de gloire, d'insouciance et analyser toutes les étapes de sa vie dans un monde qu'il disait dorénavant, totalement ignorer. De la réputation d'un enfant prodige l'image de Diago s'était très vite ternie au moment de sa vie où tout semblait se dérouler à merveille. Le monde si paisible dans son insouciance s'était transformé à sa grande surprise, en un champ de bataille où tout le monde était ennemi, un basculement chaotique qui le plaçait au centre de violents tourbillons de mensonges et de tentatives d'avilissements que lui-même se perdait dans ces flots de conjectures absurdes. Pour lui, il n'y avait que la haine qui pouvait expliquer cet acharnement inconditionnel de tout Santhiaba qui voulait coûte que coûte le peindre en vicieux jeune homme pervers sans scrupule. Il n'avait que vingt-six ans mais avait déjà un passé qui le consumait doucement entre quatre murs, l'esprit affecté d'une affliction ennuyeuse qui l'empêchait même de se tourner vers l'avenir, dégoûté du nouveau visage barbare du monde qu'il venait de découvrir. À la place des têtes des gens, se dressaient des têtes de monstres effrayants. Au cours de cette longue hibernation, toutes les étapes de sa vie repasser en boucle dans sa tête. Il étudiait chacune des personnes qu'il connaissait dans toutes les situations qu'il gardait en mémoire, analysant le moindre regard, le moindre rire ou sourire, le moindre mot et mouvement pour comprendre se disait-il, leur vrai

visage. Il lui était impossible de comprendre comment d'un coup, il s'était retrouvé seul contre tous et pourquoi cette situation semblait faire plaisir à tous. À Santhiaba on raconta que c'était le chômage qui le consumait mais lui était profondément déçu de découvrir cette facette de la nature humaine.

Sa mère qui frappa à la porte, le tira de ses ennuyeuses réflexions. Il se leva timidement et ouvrit la porte.

– Tu te comportes comme un enfant alors que tu as presque trente ans, dit sa mère, très en colère.

Diago baissa les yeux. Une boule glaciale lui traversa la gorge.

– Tu attends toujours que l'on te rappelle ce que tu as à faire reprit-elle en haussant la voix. Si tout le monde se comportait comme toi, tu serais déjà mort depuis longtemps.

Diago resta silencieux, pressé de s'éloigner d'elle le plus vite possible.

Sa mère délia le nœud au bout de son pagne et déposa furtivement dans sa main quelques pièces de monnaie. Tous les deux s'évitèrent du regard. Diago retourna dans sa chambre et en sortit quelques instants plus tard avec une enveloppe sous la main.

Diago ne sortait presque jamais de chez lui. Il restait des heures et des heures dans sa terne et crasseuse chambre dans laquelle il semblait se sentir parfaitement à l'aise. Il lui arrivait même de s'en prendre à sa mère qui parfois, ne pouvant supporter le désordre, donnait quelques coups de balais et brûlait certains papiers qu'elle jugeait inutiles.

– Pourquoi tu as balayé ma chambre ? Tonnait-il.

– Tu n’as pas vu l’état dans lequel elle se trouvait ?  
Je crois que tu es devenu fou ! Comment tu peux vivre avec cette saleté ?

– C’est toi qui vas me rendre fou, si tu touches à quoi que soit, je deviens étranger dans ma propre chambre. C’est à moi de m’en occuper.

– Depuis quand tu n’as rien fait ?

– Je ne sais pas. En tout cas n’y touche plus !  
disait-il.

Diago n’avait pas l’habitude de s’occuper de sa chambre ni de ses habits sales. Depuis son enfance, sa mère faisait tout pour lui qui ne faisait qu’étudier. C’était un enfant jovial, sans histoire qui voulait suivre les pas de son défunt père, un ancien médecin mort après s’être mystérieusement fait heurté par une voiture. D’ailleurs, depuis son entrée à l’école, il avait toujours été le meilleur élève de sa classe. Tous les instituteurs de son école lui prédisaient un avenir brillant. Il avait gagné le respect de tous par ses notes remarquables qu’il obtenait et dans toutes les disciplines. Par manque de moyens, il avait arrêté ses études après son diplôme de technicien supérieur en management espérant pouvoir les reprendre après deux années de travail en entreprise. Tout s’était bien planifié dans sa tête de génie mais le sort en avait voulu autrement. Il était resté cinq années sans travail. Au début, il s’en réjouissait et passait tout son temps à trainer avec ses amis de sa petite ville natale qu’il avait quittée depuis sa sixième pour la capitale. Il n’avait que douze ans quand il avait laissé derrière lui sa mère et ses petits frères et sœurs et pour la première fois de sa vie. Ses études l’avaient arraché de force de sa terre natale pour l’implanter ailleurs, en terre inconnue où il pourrait abreuver sa soif de savoir

comme la plupart des enfants de sa génération de Santhiaba. À Dakar, Il logeait chez une sœur de sa grand-mère maternelle et malgré sa timidité, il s'était fait beaucoup d'amis qui lui vouaient par son intelligence et par son caractère inébranlable, un respect absolu.

Les quelques jours de vacances scolaires et même les grandes vacances ne lui suffisaient guère ; la fin des vacances était toujours un évènement douloureux quand il devait se séparer de sa famille, de ses amis et de sa petite ville en face duquel longeait la plus belle plage de l'Atlantique avec ses montagnes pittoresques entre lesquelles des restaurants et auberges rehaussaient la beauté de cet endroit paradisiaque qui attirait des touristes qui venaient de tous les coins du monde. Ses études terminées, il était donc revenu au bercail pour ne le quitter que de temps en temps pour la capitale, déposer des demandes d'emploi dans les différentes entreprises où la plupart de ses promotionnaires avaient réussi à s'intégrer. Cette situation perdurait, cinq années s'étaient écoulées et rien n'avait changé du moins, positivement. Si Aucune de ses demandes n'avaient abouti à rien, sa vie avait connu des bouleversements profonds. Tous ses rêves s'étaient brisés. Car, il avait bien conscience que cinq années vides dans son curriculum vitae, réduisaient impérativement ses chances de trouver du travail sans prendre en considération le nombre de nouveaux diplômés qui augmentait d'année en année. Le jeune homme tant admiré et adulé perdit tout son prestige ; son intelligence qui suscitait des louanges était devenue son pire défaut. Il n'était plus le plus doué ni le plus brillant mais le plus compliqué et parfois même le fou, le fumeur de chanvre indien, le

drogué. Le prestige d'un enfant prodige, les amis et la bonne réputation s'étaient envolés avec ses rêves. Il ne croyait plus en personne et allait même jusqu'à dénigrer l'être humain. Pour lui l'homme était certes le plus beau mais aussi le pire de toutes les créations divines. Il supportait mal sa nouvelle vie ordinaire. Diago vivait dorénavant solitaire, toujours cloîtré entre les quatre murs de sa chambre à tourner le fil de fer qui servait d'antenne à son vieux poste de radio dans tous les sens avant de capter médiocrement les ondes de la bande FM. Il écoutait de la musique jour et nuit et avait connaissance des répertoires de presque tous les artistes nationaux et internationaux. De temps à autre, il s'efforçait de se concentrer sur les rares débats politiques qui auparavant, ne l'intéressaient guère. Plus d'amis, plus cette étincelle de fierté qui illuminait le regard de sa mère.

Diago avait l'allure d'un malade fraîchement sorti de l'hôpital psychiatrique de Fann ou à un ex détenu de la prison de Reubeuss : les muscles contractés comme un robot un regard glacial, une bouche pincée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, toujours dans le même jean qu'il portait en longueur de journée. Mais, dans son for intérieur une lueur d'espoir nourrissait son âme. Il connaissait ses capacités et croyait fermement que tout allait changer, du moins financièrement mais ignorait ce que deviendrait sa relation avec la société. Cependant, les prédictions des marabouts n'y étaient pour rien. Au cours de ses voyages à Dakar, il avait rencontré un de ses promotionnaires qui n'avait presque pas connu le chômage. Ce dernier lui avait suggéré d'aller consulter un marabout. Il lui avait beau loué la puissance de ses gris-gris mais avait gardé pour lui



l'implication de son oncle politicien qui était proche du gouvernement, dans son insertion en entreprise. Diago qui avait toujours connu une vie tranquille sans le moindre recours aux fétiches avait du mal à l'assimiler bien qu'il eût conscience de la place qu'ils occupaient dans la société. C'était une entreprise fructueuse. Tous les chercheurs d'emploi, les hommes et les femmes à la recherche d'une bonne femme ou d'un bon époux, ceux qui voulaient jeter un sort à leurs ennemis ou à leurs concurrents allaient dans les villages les plus reculés à la recherche d'un marabout puissant capable de transformer du sable en diamant. Les villes étant bourrées de charlatans qui se remplissaient les poches en échange de quelques bouteilles de substances de couleur indéterminable qui dégageaient parfois des odeurs qui pouvaient servir aux nazis dans les camps de concentration. Dans l'esprit des gens de Santhiaba, on ne pouvait réussir à quelque chose sans force mystique ; c'était à la limite impensable. Si quelqu'un était fortuné, il y avait forcément un grand marabout derrière et si quelqu'un d'autre était pauvre ou malade on lui avait forcément jeté un mauvais sort. Le naturel était inacceptable, il y avait toujours quelque chose de surnaturel derrière toute situation. C'était comme si la nature leur semblait impuissante face à ses propres besoins. L'existence du « *toul* », ce gris-gris qui rend la peau impénétrable par tout objet métallique, que ce soit un couteau ou une balle de pistolet, était pour tous, la preuve de la véracité de la puissance des connaissances mystiques des ancêtres sur la nature. On disait même que les tirailleurs sénégalais s'en étaient sortis grâce à leurs gris-gris. Alors, les coins les plus reculés où la colonisation et le déracinement

n'avaient pas eu une influence sur leur mode de vie et sur leurs croyances, étaient devenus les cibles. Diago s'était mis à l'aventure mais son budget faible ne lui permettant guère d'aller aussi loin, il s'était contenté de consulter avec l'aide sa mère, des marabouts qui habitaient les villages environnants. Mais c'était en vain et au bout de trois mois sans résultat, il avait jeté toutes ses amulettes.

Lorsque Diago sortit de chez lui, le soleil était au zénith. Il n'y avait pas une grande différence entre le soleil accablant de l'été et celui du printemps mais un vent plus ou humide estompait ses ardeurs. D'habitude, à cette heure de la journée les rues étaient entièrement vides hormis les quelques vendeuses de légumes sous les quelques arbres qui luttèrent inlassablement contre le soleil qui, plus que jamais voulait sa domination effective. Il fut surpris de remarquer la présence d'un nombre important de vieux et de mères tous traditionnellement vêtus, sous une tente dressée devant une maison voisine. Son cerveau se mit aussitôt à fonctionner aussi rapidement que les battements de son cœur pour saisir la raison de cet attroupement. Il savait que ce n'était pas un événement heureux, l'absence de musique, de tam-tam et de jeunes qui se livraient aux jeux de cartes ou aux jeux de dames en était la preuve. Les jambes alourdies, il marcha sans savoir où mettre les pieds cherchant la réponse aux innombrables questions qui jaillissaient dans sa tête ornée de débris de matelas. Il leva ses yeux écarquillés vers la tente et aperçut des vieux qui discutaient. Instinctivement son appréhension s'estompa à moitié. Ça devrait certainement être cette vieille femme se dit-il, la grand-mère de Karim alitée depuis plus d'une dizaine

d'années et qu'on disait centenaire qui avait répondu à l'appel de Dieu. Dans ce genre de situation, la mort ne semblait pas affecter les gens ; ils pouvaient discuter, rire, manger comme s'il s'agissait d'une fête en priant Dieu de leur accorder une longue vie comparable à celle du défunt. Il dépassa la foule sans se faire remarquer, ce qu'il savait si bien faire et vit Jules avec quelques autres jeunes du quartier tous en boubous traditionnels au coin de la rue. Il fit semblant de ne pas les voir mais les cris incessants de ce dernier qui l'appelait l'empêcha de continuer. Jules ne l'attendit pas. Il courut vers lui. Diago le considérait comme un imbécile heureux. « Si je pouvais être comme lui » se disait-il ; il pouvait avoir dans la tête tous les problèmes du monde et se comporter comme si rien n'était. Très souvent, Diago se demandait même si Jules avait encore sa conscience intacte. Jules était chômeur comme lui mais n'avait pas fait des études poussées. Après trois échecs au baccalauréat, il s'était inscrit dans une école de formation en comptabilité. Toujours un livre à la main, Il aimait faire l'intellectuel, portait des lunettes blanches qu'il s'était imposé et pouvait passer tout son temps à parler de politique et à jouer au scrabble malgré qu'il fût toujours battu. Son père le haïssait pour ça et l'accablait souvent d'injures, le traitait d'incapable, de lâche, de fainéant, de tout ce qui lui passait par la tête pour atteindre son orgueil mais en vain. Le statut d'un homme lettré lui suffisait pleinement, le reste ne lui semblait pas important. Son admiration pour Diago était sincère ; Il le fascinait de par ses résultats scolaires bien qu'ils n'eussent jamais été dans la même classe. Il avait plus de mille fois entendu leur instituteur citer Diago comme un

exemple à suivre et avait tout fait pour se rapprocher de lui afin de bénéficier de sa côte auprès des filles. À la longue, il était devenu son meilleur ami même durant les années noires qu'avait traversées Diago.

Quand Jules s'arrêta devant Diago, ses yeux étaient exorbités. C'était visible sur son visage qu'un malheur était arrivé.

– Tu es au courant de la nouvelle ? fit-il attristé.

Diago fronça les sourcils.

– Tu ne sors presque jamais, tu es toujours le dernier à savoir ce qui se passe, se lamenta Jules.

– qu'est ce qui se passe ? S'impatienta Diago.

– Karim est mort.

Diago tourna vers la tente.

– Ah bon ! Quand est-ce que c'est arrivé ?

Jules recula d'un pas. Il considéra étrangement Diago.

– c'est tout ce que tu trouves à dire ? ah bon ! (en l'imitant) comme s'il s'agissait de la mort d'un quelconque homme.

– qu'est-ce que tu veux que je fasse ? que je pleure ?

– Je sais que tu ne pleureras pas mais la mort de Karim doit au moins d'affecter. Il est mort en mer vers le chemin de l'Europe reprit Jules.

Diago baissa les yeux. Ses mâchoires tremblèrent.

– Il est temps qu'on fasse quelque chose fit Jules d'un air décidé.

Diago l'interrogea du regard.

– Nous avons programmé une réunion ce soir, chez moi. reprit Jules d'un ton décidé. Tu dois impérativement venir.

– Nous ?

– Moi et les gars du quartier. Nous en avons aussi parlé à Monsieur Ndiaye.

Diago leva la tête. Monsieur Ndiaye était un célèbre instituteur et l'idole de la plupart des jeunes de Santhiaba.

– Et pourquoi une réunion ?

– Nous devons faire quelque chose. Parler aux jeunes et aussi aux élus locaux. Des milliers de jeunes sont en train de périr dans l'Atlantique. Aujourd'hui Karim en fait partie et demain qui sait ce qui arrivera ?

– Tu connaissais Karim, c'est normal que tu te sentes un peu concerné mais tu n'y peux rien. Je te conseille d'aller trouver du boulot et de penser à ta vie.

– C'est toi qui va me donner du boulot ? Ouvre les yeux ! c'est à cause de ses *politiciens* que nous nous retrouvons dans cette situation. Je les accuse la mort de tous ces jeunes. Nous sommes en période électorale et ils commencent déjà à distribuer l'argent. C'est clair qu'ils nous prennent pour des cons.

Diago le regarda longuement puis détourna brusquement son regard et se mit à continuer son chemin. Jules le suivit, marchant côte à côte avec lui en élevant la voix :

– Nous avons notre rôle à jouer, il est temps de nous réveiller. C'est maintenant ou jamais.

Diago s'arrêta et le défia du regard.

– Ce sera sans moi.

Jules n'en crut pas à ses yeux. Sa surprise était visible à la manière dont il avait brusquement repoussé sa tête à l'arrière.

– Tu ne le ferais pas pour karim ?

– Je prierai pour le repos de son âme. c'est ce dont il a besoin. Si tu veux un conseil, t'occupes pas du gouvernement et essaie de t'en sortir.

– et comment ? s'écria Jules. En m'enfermant dans ma chambre vingt-quatre heures sur vingt quatre comme tu le fais. Je suis désolé, je ne pense pas que cela règlera quoi que ce soit si ce n'est te rendre impitoyable et insensible même à la mort d'un ami qui t'était très proche.

– Je ne regrette rien de mon attitude ? J'en suis même très satisfait et tu sais pourquoi ? parce que cela m'a permis de savoir qui je suis vraiment et de découvrir la vraie face du monde et de l'homme.

– Montre-le ! depuis que le monde est monde l'homme s'est toujours battu pour surpasser les obstacles à sa liberté et rendre le monde meilleur. Les grands hommes de l'histoire que tu connais mieux que moi l'ont montré et je ne me souviens pas d'avoir lu quelque part qu'ils se sont battu en restant cloîtré dans leur chambre.

– voilà ce qui nous différencie. Tu crois apprendre la vie dans les livres alors qu'ils ne font que t'égarer. Je vais te dire quelque chose que tu ne sais pas : ces écrivains n'ont fait que tenter de se débarrasser de leurs problèmes personnels dans leurs sataniques livres. Cela leur est égal que le monde change ou pas. Ils ne sont rien d'autre que des malades mentaux en déphasage avec les normes de la société. C'est parce qu'ils sont égoïstes qu'ils veulent créer le désordre pour se retrouver. Ils ont vécu leur vie et sont partis. Vis ta vie et oublie-les ! Quant à ton combat c'est le tien. Ne m'y mêle pas. Prends du recul, isole-toi dans

ta chambre pendant dix jours et tu comprendras que tu es tout seul dans ce monde, et égoïste comme ces écrivains ou ces politiciens. Tu n'y es pour rien mais c'est l'homme qui est ainsi fait.

Les deux amis se regardèrent longuement avant de séparer. Mais tandis que Diago affichait un regard dur, impénétrable, dans celui de Jules il y avait un mélange de pitié et d'étonnement. Diago tourna le dos en premier laissant Jules immobile derrière lui, embarrassé, les mains dans ses poches. Mais quand il fit quelques pas, quelque chose dont il ne s'attendait pas arriva : le visage de Karim se fixa devant lui. Un sentiment de honte le submergea. Les souvenirs lointains du petit garçon timide et poltron qui évitait tout contact avec ses adversaires lors de leurs matchs de football qu'ils livraient tous les soirs dans cette rue là où les vieux, chapelet à la main, les lèvres s'ouvrant et se fermant, récitant des prières pour le repos de son âme, revenaient sans cesse dans ses pensées. Qu'aurait dû se passer pour que Karim qui n'avait jamais osé gagner à la nage le grand rocher qui se trouvait dans la mer à trente mètres de la rive put s'engager à la traversée de l'atlantique, lui qui frissonnait quand Gora le pêcheur leur racontait ses nuits qu'il passait avec son équipage en pleine mer dans l'obscurité totale ? S'interrogea Diago, incapable d'y croire car tel il le connaissait Karim n'aurait bougé d'un centimètre si on lui avait donné des millions d'euros pour rejoindre à la nage le rocher qui servait de plongeoir à tous les natifs de Santhiaba.

Diago pressa ses pas, absorbé dans ses pensées que le visage de Karim refusait de quitter. Il l'imagina en train succomber sans espoir dans les profondeurs de la mer et sursauta en pensant aux requins. Quand il